

Introduction

Le travail de traduction

Louis BRUNET, rédacteur responsable

Proposer une revue dont la raison d'être est la traduction en français de textes psychanalytiques publiés en anglais ne va pas de soi et soulève souvent plusieurs questions.

Certains prétendent qu'en 2011 la majorité des professionnels, intellectuels et universitaires lisent et comprennent suffisamment l'anglais pour se passer de telles traductions. L'anglais serait d'ailleurs devenue la langue universelle des publications scientifiques. À l'ère des « Google translate » et autres traducteurs en ligne, avons-nous encore besoin que des analystes travaillent de si longues heures à produire ainsi une telle revue ?

Mais bien que la majorité des analystes puissent lire et comprendre les publications anglophones, encore faut-il que ceux-ci puissent faire un choix pertinent dans la mer des publications anglophones qui les inonde annuellement. De plus, un subtil impérialisme linguistique risque insidieusement d'infiltrer notre lecture, dont les effets ne seraient tout de même pas négligeables. Car en réalité, au-delà de la question d'une langue commune, se pose la question d'une conception commune de la psychanalyse. Faut-il rappeler que les concepts naissent dans des réalités linguistiques et géographiques spécifiques et qu'en ce sens les mots utilisés dans un texte psychanalytique donné portent en eux un sens complexe et subtil qui peut différer d'une culture à une autre. Une lecture naïve d'un texte dans une langue étrangère ne risque-t-elle pas d'entretenir l'illusion d'une langue commune à travers des expressions similaires ?

Le travail de traduction ne peut se résumer à traduire des mots ni même des phrases. Dans « Lost in translation » (Brunet, 2010) je rappelais qu'une expression ou un concept psychanalytique possède, au-delà du sens formel et conscient, un réseau de significations implicites, préconscientes, très différentes d'une langue à l'autre et d'une région à l'autre. Rappelons par exemple comment les notions « d'après-coup » ou d'« intersubjectivité » ont des significations très différentes pour un Français ou un Américain.

Le travail des traducteurs de l'*Année psychanalytique* se situe justement dans les deux axes mentionnés précédemment. D'une part, l'équipe a pour mandat d'effectuer un choix judicieux parmi les textes de l'*International Journal of Psychoanalysis* visant à faire connaître des pensées différentes et fécondes. Ensuite, s'impose la nécessité de saisir les sens explicites et implicites des formulations et des néologismes utilisés par les auteurs publiés pour en rendre les nuances, ainsi que les différences significatives se cachant derrière les similitudes apparentes. Bien effectué, ce travail de traduction demeure essentiel à une discipline comme la nôtre. La richesse d'une discipline comme la psychanalyse et même sa créativité dépendent en partie de sa capacité à maintenir une pluralité vivante. Et pour cela, il est nécessaire que les divers développements théoriques régionaux et linguistiques aient la possibilité de se confronter tant à la critique interne qu'externe. Le travail et le mandat de l'*Année psychanalytique internationale* sont donc de permettre la confrontation des idées et des modèles au-delà des langues et des frontières.

Pour effectuer ce travail délicat et important l'*Année psychanalytique internationale* a développé une façon de travailler collégiale organisée autour de tandems. Une équipe de deux analystes se voit confier la responsabilité d'un texte. L'un d'eux devient le traducteur principal alors que le second devient le relecteur. Cependant ces titres ne rendent pas justice au réel travail de collaboration qui se crée alors, au cours duquel non seulement les mots, mais les idées de l'auteur sont analysées, discutées et même déconstruites afin de bien comprendre, dans toutes leurs nuances, les propositions de l'auteur. La traduction fait alors l'objet de plusieurs allers-retours entre les deux membres de l'équipe jusqu'à la version finale. Il arrive aussi fréquemment que le traducteur communique avec l'auteur du texte afin de s'assurer de bien rendre ses idées. Ces communications donnent souvent lieu à de riches échanges qui se prolongent quelques fois bien au-delà de la publication de la traduction.

On le voit, ce travail de traduction s'avère d'une ampleur que peu de traducteurs soupçonnaient au départ, nécessitant facilement quelques centaines d'heures au cours desquelles deux analystes-traducteurs s'immergent dans un texte et dans la pensée de l'auteur. Soulignons aussi qu'une particularité de l'équipe de l'*Année psychanalytique internationale* qui aurait pu devenir un obstacle, est assurément devenue une richesse : le fait qu'elle soit composée de 12 analystes provenant de quatre pays francophones dont certains sont séparés par l'océan Atlantique. Grâce à Internet, la revue peut composer des tandems de traducteurs en fonction des compétences et des intérêts de chacun, indépendamment de leur localisation. Il n'en demeure pas moins que l'équipe se retrouve avec bonheur chaque année pour deux réunions de

INTRODUCTION

travail, au printemps et à l'automne, pour discuter en profondeur du choix des textes et des politiques de la revue.

J'en profite donc pour remercier ici le travail désintéressé et pourtant enrichissant des traducteurs qui, depuis le début, ont œuvré pour notre revue, et tout particulièrement les membres de l'équipe actuelle qui ont assuré la réalisation du volume 2010 : la Belge Diana Messina Pizzuti ; les Canadiens Marcel Hudon et André Renaud ; les Français Danielle Goldstein, Florence Guignard et Michel Sanchez-Cardenas ; les Suisses Jean-Michel Quinodoz, François Gross, Céline Gür Gressot, Luc Magnenat et Patricia Waltz.

Montréal, le 14 février 2011

RÉFÉRENCE

BRUNET LOUIS (2010). Introduction : « Lost in translation ». *L'Année psychanalytique Internationale*, Vol. 8:7-9.